

127391

REVUE  
**BRITANNIQUE**

RECUEIL INTERNATIONAL

CHOIX D'ARTICLES

extraits des meilleurs écrits périodiques

**DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE**

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

---

ANNÉE 1856. — HUITIÈME SÉRIE.

TOME CINQUIÈME.



PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 60.

**ROTTERDAM**

CHEZ M. KRAMERS,  
Libraire-Éditeur.

**MADRID**

CHEZ D. CASIMIR MONIER,  
Libraire de Leurs Majestés.

**NOUVELLE-ORLÉANS, A LA LIBRAIRIE NOUVELLE.**

1856

## LE RHINOCÉROS<sup>1</sup>.

---

Ghanzé, selon l'interprétation du Griqua qui me servait de guide, signifie *très-grand*, et signifie aussi *très-petit*. Quelque absurde que semble cette double signification, elle a cependant du vrai. Le *très-grand* signifie que l'humidité apparente de la terre indique que l'eau y est abondante, tandis qu'il y en a réellement fort peu. Ghanzé est un endroit singulier et solitaire ; vaste enfoncement de terrain, où le sol est couvert de cailloux et fermé d'un côté par un mur naturel de pierre calcaire, haut de trois à cinq pieds. Le tout est entouré de broussailles, à travers lesquelles serpentent de nombreux sentiers tracés par les éléphants et les rhinocéros, qui ont sans doute parcouru ces contrées depuis des siècles, seuls maîtres du pays. Ça et là on voit s'élever l'arbre *de fer*, ancêtre mythologique de la famille des Damaras, qui étend majestueusement ses branches touffues dans l'espace.

Ghanzé, à ce qu'il paraîtrait, est connu depuis longtemps aux Betchuanas et aux Griquas. Une troupe de ces derniers, me dit-on, y parvint bien longtemps avant mon arrivée, dans un état désespéré, ayant été obligée d'abandonner ses wagons dans le Kalahari. La tribu dont faisait partie mon guide y était aussi venue. Les Européens l'avaient même fréquenté. Un voyageur anglais, Shoyle, traversa sain et sauf le désert et poussa, en 1852,

<sup>1</sup> Extrait des *Voyages de Ch.-J. Anderson dans le sud de l'Afrique*.

jusqu'à Ghanzé une expédition de commerce et de chasse. De là des Bushmen le guidèrent jusqu'au pays des grands Namaquois, d'où il revint sur ses pas. L'année suivante il traversa encore le désert, mais sous de fâcheuses circonstances ; car, à l'exception de deux chevaux, il perdit tous ses bestiaux, ainsi que tous ses serviteurs, dont quelques-uns même étaient morts de faim.

Le premier animal que je vis à Ghanzé fut une énorme hyène rieuse, ou hyène tachetée, qui, à ma grande surprise, au lieu de fuir, resta immobile et grinçant horriblement des dents. M'en étant approché d'une vingtaine de pas, je reconnus qu'elle avait les pattes et les jambes de devant complètement rongées et pouvant à peine remuer. Pour mettre fin aux souffrances de la pauvre bête, je saisis le moment favorable et la frappai d'un coup de pierre à la tête. Puis, la saisissant par la queue, je lui plongeai mon couteau de chasse dans le flanc. Mais il fallut la poignarder plus d'une fois, avant que la vie ne s'éteignît en elle. Je ne saurais comment expliquer l'état horrible dans lequel elle était ; cela ne pouvait venir de la vieillesse, car ses dents étaient fort saines. Serait-ce par hasard qu'affaiblie par la faim, et ne pouvant saisir sa proie, elle aurait été réduite à se dévorer elle-même ? Ou était-ce là un exemple de la cruauté exercée, assure-t-on, par le lion sur la hyène, lorsque cet animal ose toucher la proie du monarque des déserts<sup>1</sup> ?

La fortune nous favorisa, car pendant les quelques jours que nous restâmes à Ghanzé, nous tuâmes plusieurs rhinocéros qui nous fournirent d'abondantes provisions. Ces animaux étaient fort nombreux, mais assez timides. Une nuit j'en vis vingt défilér devant moi, hors de la portée de ma carabine. Voici quelle était la cause de ce rassemblement inusité : au commencement de la nuit, un ou deux de ces animaux m'ayant éventé se mirent à tourner, à grogner et à souffler autour du lac, au bord duquel j'étais en embuscade. Ce fut ce qui tint sur leurs gardes ceux qui arrivèrent ensuite en se réunissant en troupe.

De tous les animaux de l'Afrique méridionale, le rhinocéros est peut-être le plus curieux. Il habite une grande étendue du

<sup>1</sup> Plus d'un habile chasseur rapporte que le lion, importuné par l'hyène, lui mange toutes les pattes et l'abandonne ainsi mutilée à son triste sort.

continent africain, et, comme je l'ai dit ailleurs, on le voyait jadis dans le voisinage du Cap, mais la chasse l'a repoussé jusqu'au vingt-troisième degré de latitude sud de la côte ouest. La race est encore nombreuse cependant dans l'intérieur du pays. Le capitaine Harris nous dit qu'allant chercher la tête d'un koodoo qu'il avait tué à un mille de distance de son camp, il rencontra vingt-deux rhinocéros et fut obligé d'en tuer quatre pour les mettre en fuite.

Le rhinocéros habite en outre le Bengale, Siam, la Chine et d'autres régions de l'Asie, on le trouve aussi à Java, à Sumatra et à Ceylan. Mais les trois espèces africaines ne ressemblent en rien à celles de l'Asie. Les rhinocéros de cette dernière espèce ont un cuir très-rude, qui forme sur leur corps de larges plis assez semblables à une cotte de maille, tandis que la peau des espèces africaines est lisse en comparaison. Deux des rhinocéros de l'Inde n'ont qu'une corne, tandis que tous ceux de l'Afrique en ont deux. La troisième espèce asiatique qui se trouve dans l'île de Sumatra a bien deux cornes; mais c'est là son seul point de ressemblance avec les rhinocéros africains.

Quoique les rhinocéros abondent dans l'intérieur de l'Afrique, on dit qu'ils sont peu nombreux dans l'Asie, et moins répandus que l'éléphant.

On connaît quatre espèces distinctes de rhinocéros dans le sud de l'Afrique. Deux sont d'une couleur foncée, on les nomme rhinocéros noirs; les deux autres espèces, d'une teinte blanchâtre, portent le nom de rhinocéros blancs.

Des deux variétés noires, l'une, le borélo, comme le nomment les Bechuanas, est le petit rhinocéros noir ordinaire, *rhinoceros bicornis*; l'autre est le keitloa, *rhinoceros keitloa*, appelé aussi par les naturalistes rhinocéros noir à deux cornes.

Ce dernier diffère du borélo par sa plus grande taille et son cou allongé, ses cornes sont presque d'égale longueur, sa peau fait moins de plis sur son cou et autour de sa tête; son caractère est plus sombre et plus sauvage. La lèvre supérieure de chacun des rhinocéros noirs revient sur la lèvre inférieure et elle peut s'allonger, surtout chez le keitloa. Cette lèvre est flexible, l'animal la dirige à son gré, l'enroule autour d'une branche, saisit sa nourriture et la porte à sa bouche. Ces deux variétés, très-

féroces, sont peut-être, après les buffles, les plus dangereux animaux de l'Afrique.

Quant à la variété blanche, nous avons le rhinocéros blanc ordinaire, *rhinoceros simus* (Burch), que les Bechuanas appellent monoho, et le kobaaba, *rhinoceros Oswellii* (Gray), ou rhinocéros blanc à longue corne <sup>1</sup>. C'est par les cornes que les deux variétés blanches diffèrent, car tandis que la corne de devant du monoho a deux ou trois pieds de long et se courbe en arrière, celle du kobaaba, qui passe souvent quatre pieds de longueur, se projette en avant sur le museau, à un angle de quarante-cinq degrés environ. Ce dernier est aussi le plus rare, et on ne le trouve guère qu'à l'intérieur du pays, dans le sud.

Les caractères distinctifs du rhinocéros blanc sont sa grande taille, la longueur de sa tête, qui comprend presque un tiers de son corps, son museau carré, d'où lui vient aussi le nom de rhinocéros à tête carrée, et la longueur de sa première corne.

Le rhinocéros blanc et le rhinocéros noir, quoique de la même famille, n'ont nullement les mêmes mœurs. La nourriture de ce dernier consiste en racines de certains buissons, qu'il arrache avec sa forte corne; il se nourrit aussi des pousses et des bourgeons d'une sorte de ronce; le rhinocéros blanc, au contraire, ne mange que des herbages.

Leur caractère est aussi très-différent; car tandis que la variété noire est très-sauvage et féroce, la variété blanche est comparativement très-douce, n'attaquant jamais l'homme que pour défendre ses petits, et lorsqu'elle est blessée et poursuivie de trop près.

Le corps du rhinocéros est long et épais, son large ventre pend

<sup>1</sup> Les cornes seules de cette espèce ont été décrites par les naturalistes. Le docteur Gray, du British-Museum, est le premier qui semble avoir fait remarquer le kobaaba comme espèce distincte de rhinocéros. Dans le rapport des travaux de la Société zoologique, nous trouvons les détails suivants donnés d'après une corne qui fut présentée à M. Th. Steele, d'Upper-Brook-Street, par M. Oswell: « La corne de devant est longue, mais épaisse, et au lieu d'être recourbée en dedans comme chez le rhinocéros bicornis, ou droite comme chez le rhinocéros simus, elle est courbée en avant, de sorte que la pointe est aplatie par l'usure, lorsque l'animal la frotte contre terre. Elle a trente et un pouces de long, est plate, carrée, rude et fibreuse par devant, ronde et lisse par derrière. La corne postérieure a onze pouces de long, est courte, conique et quadrangulaire. »

presque jusqu'à terre; ses jambes sont courtes, rondes et fortes; ses sabots sont partagés en trois, chaque ongle dirigé en avant. Sa tête, qui est fort extraordinaire, est grosse, ses oreilles longues et droites, ses yeux sont petits et enfoncés. Les cornes se composent de longues fibres collatérales disposées longitudinalement et formant une belle et dure substance; elles ne sont pas fixées dans le crâne, mais prennent naissance dans la peau, s'appuyant cependant en quelque sorte sur une protubérance osseuse, au-dessus des naseaux. On croit que lorsque l'animal dort, ses cornes sont molles et flexibles, mais qu'elles se durcissent et se roidissent aussitôt qu'il est éveillé; de même l'on dit qu'il peut à son gré remuer la première corne, tandis que la seconde reste fixe. Mais est-il besoin de réfuter de pareils contes, que le bon sens et l'anatomie réfutent également?

Le rhinocéros d'Afrique, l'espèce blanche surtout, ne le cède en taille qu'à l'éléphant. Un mâle adulte du rhinocéros simus a de dix à douze pieds de circonférence, quatorze à quinze pieds de long, depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, qui elle-même mesure deux pieds de longueur. D'après ces données, on voit que le poids de l'animal doit être de quatre à cinq mille livres. Pour notre cuisine, un de ces rhinocéros équivalait à trois bœufs de belle grosseur. Le rhinocéros ressemble assez à un énorme cochon dont on aurait rasé les poils; car, sauf une touffe de crins au bout de la queue et des oreilles, sa peau est complètement nue. Ses yeux sont encore plus petits que ceux de l'éléphant, si bien qu'à une petite distance on peut à peine les apercevoir. En un mot, considérant son corps massif, sa tête mal faite, ses grosses et courtes jambes, ses petits yeux, nous pouvons dire que le rhinocéros est la laideur personifiée.

Par la force, le rhinocéros ne le cède pas à l'éléphant. Nous en avons une preuve suffisante dans la manière dont il renversa le chariot de M. Bam. Ce missionnaire nous raconta qu'étant arrivé sur les bords du Swakop, il fit une halte et permit à ses gens d'aller à la recherche d'un rhinocéros dont ils avaient vu les traces. Un indigène seul resta avec lui, pour allumer le feu et préparer le repas: tout à coup de grandes clameurs s'élevèrent et ils virent accourir vers eux l'animal furieux; ils n'eurent que

le temps de se réfugier dans le chariot, que le rhinocéros vint frapper par derrière de sa corne avec tant de force que le lourd véhicule roula de quelques pas en avant, et il aurait inévitablement versé s'il eût été trappé de côté. « Malheureusement, dit M. Bam, aucun fusil n'était à ma portée, sans cela je l'aurais certainement pu tuer, tandis qu'il bouleversait notre feu et renversait notre chaudière. Le Damara qui était avec moi lui lança son javelot, dont le fer se plia comme un roseau sur la cuirasse de l'animal. »

On rapporte encore que le rhinocéros qu'Emmanuel, roi de Portugal, envoya au pape en 1513, fracassa dans un accès de fureur le vaisseau qui le transportait.

Malgré la lourdeur apparente du rhinocéros, il est cependant très-rapide à la course, tellement qu'un de ces animaux de la variété noire ne peut pas être atteint par un homme à cheval, ainsi que nous le disent M. Gordon Cumming et le capitaine Harris.

Comme je l'ai dit plus haut, le rhinocéros se nourrit surtout de végétaux, de bourgeons, d'herbages. Il aime la canne à sucre et mange toutes sortes de graines, mais il n'est pas glouton<sup>1</sup>; il paraît même être assez difficile dans le choix de sa nourriture, pour la recherche de laquelle il parcourt de grandes distances. L'eau lui est indispensable, et même si son repaire en est éloigné, il se rend au moins une fois toutes les vingt-quatre heures à une source, tant pour se désaltérer que pour se rouler dans la fange dont son corps est souvent incrusté, ne laissant plus au voyageur qu'une boue liquide pour apaiser son gosier brûlant.

On connaît peu les mœurs conjugales des rhinocéros, s'ils n'ont qu'une seule femelle ou s'ils sont polygames. Il est certain, cependant, que la femelle ne produit qu'un petit à la fois et cela à de longs intervalles. Pendant le premier mois le jeune rhinocéros n'est pas plus gros qu'un chien et l'on ne voit aucune trace de corne. Les mesures suivantes sont celles d'un fœtus de rhinocéros keilloa que je trouvai un jour :

<sup>1</sup> Le rhinocéros asiatique du jardin zoologique de Regents-Park mange de la luzerne, de la paille, du riz et du son. Son repas quotidien consiste en une botte de paille, trois quarts de botte de luzerne, un quart de boisseau de riz, un demi-boisseau de son et de vingt à vingt-deux seaux d'eau.

Longueur du corps, depuis le bout du nez, le long de la tête et du dos, jusqu'à l'insertion de la queue.	3 pieds 6 pouces.
Longueur de la queue. . . . .	10
Circonférence du corps derrière les épaules. . . . .	2      4
— du cou. . . . .	1      6
— de la tête (autour des yeux). . . . .	1      8
Hauteur, du sol à l'épaule. . . . .	2      1
Longueur de la tête entre les oreilles et les yeux. . . . .	4 1/2
Largeur de la tête. . . . .	4
Largeur de l'espace compris entre les yeux. . . . .	7

A l'âge de deux ans, on dit que la corne n'a pas plus d'un pouce de long, et qu'elle n'en a que neuf ou dix à l'âge de six ans ; or, nous l'avons vu atteindre trois et quatre pieds de longueur chez la variété blanche.

L'amour maternel est très-prononcé chez le rhinocéros ; il prodigue les soins les plus tendres à son petit, qui, en retour, le comble de caresses, et même si sa mère meurt on le voit pendant deux jours rester auprès du cadavre. J'ai été à même de remarquer plusieurs fois ce fait, et d'autres voyageurs et chasseurs en Afrique l'ont vu comme moi.

L'ouïe et l'odorat sont très-fins chez le rhinocéros, et j'en ai souvent fait l'expérience. Soit en mangeant, soit en se reposant, ou même en obéissant aux besoins de la nature, il écoute avec attention jusqu'à ce que le bruit qui l'a inquiété ait cessé. Il flaire de très-loin l'approché de l'homme, mais si l'on marche contre le vent on peut l'approcher de quelques pas. Sa vue, par exemple, n'est pas bonne, car enfoncés comme ils sont dans sa tête et gênés par ses cornes, ses yeux ne peuvent apercevoir que ce qui est juste devant eux.

Quant à la variété noire, comme nous l'avons dit plus haut, elle est sombre et mélancolique. Ces rhinocéros entrent souvent sans motifs dans des accès d'horrible rage. Ils s'élancent et se précipitent avec fureur sur tout ce qu'ils rencontrent : animaux, pierres, broussailles, tout est renversé dans leur course désordonnée. En voyant le rhinocéros dans sa sauvage patrie, soit



broutant les ronces, soit flânant tranquillement dans le désert, vous le prendriez pour l'être le plus stupide et le plus inoffensif du monde, et cependant, lorsque quelque passion l'excite, l'amour, la haine ou la colère, il est au contraire le plus agile et le plus terrible des animaux.

Le colonel Williamson parle d'un rhinocéros indien dont la férocité avait été telle, qu'il attaquait les voyageurs et rendait les routes impraticables. Il raconte l'attaque qu'eurent à subir deux officiers faisant une partie de chasse, sur la fin de l'année 1788, et qui fit beaucoup de bruit dans l'armée et dans le voisinage. « Deux officiers, dit-il, faisant partie du corps de troupes campé à Dunapore, près de Patna, descendirent la rivière jusqu'à Monghyr, pour faire une partie de chasse. Ils avaient campé dans les environs de Derrzapore. Un matin, au moment où ils venaient de se lever, avant le jour, pour aller à la recherche du gibier, ils entendirent un bruit violent, et, sortant de leur tente, ils virent un rhinocéros acharné contre leurs chevaux à coups de corne. Les malheureux animaux, attachés par la tête et par les pieds, ne pouvaient opposer aucune résistance et bien moins pouvaient-ils fuir. Ils furent tués. Leurs domestiques se sauvèrent à toutes jambes et se cachèrent dans les broussailles; quant à eux, ils n'eurent que le temps de grimper dans un petit arbre, avant que l'animal-furieux ne les aperçût. Ils étaient à peine hors de sa portée, que le rhinocéros fit mine de déraciner l'arbre qui lui dérobaient ses ennemis. Cependant, après leur avoir fait passer quelques moments assez désagréables, voyant le soleil se lever, le rhinocéros se retira, non sans jeter de temps en temps un coup d'œil en arrière, comme s'il lui en coûtait de renoncer à sa colère. »

Mais le rhinocéros n'est pas seulement dangereux pour l'homme, tous les animaux des forêts le craignent, et nul n'ose attaquer ce monstre vraiment formidable. Si le lion le rencontre, il se glisse hors de son chemin; l'éléphant lui-même se retire sans engager le combat.

Le major Lally raconta à l'auteur des *Chasses orientales* qu'il vit une fois de loin un combat entre un éléphant mâle et un rhinocéros, et ce fut ce dernier qui, vainqueur de l'éléphant, le mit en fuite. M. Amral me dit qu'étant un jour à chasser l'éléphant, un

rhinocéros noir se précipita sur les chasseurs, chargeant et les hommes et les animaux avec tant de furie, qu'ils ne pouvaient s'expliquer comment ils en sortirent sains et saufs.

Les rhinocéros se battent aussi entre eux. Une nuit je vis, dans mon embuscade sur les bords d'un étang, quatre de ces énormes animaux se livrer bataille ; la mêlée devint si terrible, les grognements si féroces, que mon camp, qui n'était pas fort éloigné, était tout en alarme ; je réussis à tuer deux des combattants, dont l'un ne put être mangé ; tout son corps allait tomber en pourriture, à cause des nombreuses blessures qu'il avait reçues auparavant, sans doute, dans de semblables combats.

Quoique le rhinocéros ne puisse pas, à proprement parler, être rangé parmi les animaux qui vivent en troupe, et quoiqu'on ne le rencontre ordinairement que seul ou avec sa femelle, cependant il a des dispositions assez sociales, j'en ai même vu jusqu'à une douzaine paissant ensemble.

C'est un animal dont les mœurs sont tout à fait nocturnes. A la tombée de la nuit, il se met en mouvement, et s'il n'est pas troublé, il se rend de bonne heure à la mare, où il se rafraîchit, avant de commencer ses longues courses dans le pays. Peu après le lever du soleil, il va se reposer et s'abriter de la chaleur sous un mimosa touffu, ou dans quelque enfoncement de rocher ; là, il passe sa journée à dormir, étendu de toute sa longueur, ou bien se tenant debout. Ainsi, de loin, on le prendrait facilement pour un bloc de pierre.

On voit souvent en Europe, dans les ménageries, des individus de la race asiatique ; mais quoique généralement dociles, ils montrent par trop souvent leur naturel sauvage. La moindre provocation met le rhinocéros en fureur et il n'hésitera pas à tuer son meilleur ami. Dans sa rage il fait d'énormes bonds, frappant de sa tête à coups redoublés les murs de sa prison. On en compte trois ou quatre vivants aujourd'hui en Angleterre.

La chair de rhinocéros s'accommoderait fort bien au système des catégories imposé aux bouchers français et les multiplierait beaucoup. Celle du rhinocéros noir est peu estimée, à cause de sa maigreur et du goût âcre et piquant que lui donne une espèce de ronce dont il se nourrit. Celle du rhinocéros blanc, au contraire, est fort recherchée par les naturels et les colons, à cause du goût

agréable dû aux herbages, sa nourriture ordinaire, et pour sa graisse. Cette viande semble même avoir toujours été en honneur dans la colonie du Cap.

Les cornes de rhinocéros se polissent admirablement pour les besoins du commerce. Au Cap elles valent la moitié de l'ivoire d'éléphant.

On s'en sert beaucoup pour faire des poignées de sabre, des tasses, des baguettes de fusil, des arcs et une foule d'autres objets. En Turquie, la corne de rhinocéros est fort estimée, surtout celle dont le grain est rougeâtre, et ciselée en coupes ; on lui attribue la vertu de découvrir le poison. « La corne de rhinocéros, dit Thunberg, est en usage et dans les villes et dans les campagnes, non-seulement comme chose rare, mais comme remède et antidote ; car les rognures de cette corne, administrées à l'intérieur, guérissent, à ce que l'on croit, les convulsions et les spasmes chez les enfants. Et quant aux gobelets que l'on en fait, on dit qu'ils dénoncent la présence du poison dans la boisson en faisant fermenter la liqueur au point de la faire déborder. On estime plus pour cet usage les cornes des jeunes rhinocéros. »

« Cette corne, dit Kolben, ne peut souffrir le contact du poison. J'en ai souvent fait l'expérience. Beaucoup de personnes au Cap en font ciseler des coupes que quelques-uns enchassent dans l'or ou dans l'argent. Si l'on y verse du vin, il se met à bouillir comme sur le feu, et s'il y a du poison, la coupe se fend immédiatement. Mettez-y du poison pur et aussitôt elle volera en éclats. Quoique ce fait soit bien avéré, cependant quelques écrivains l'ont nié. Les rognures faites en tournant la coupe sont soigneusement rendues au propriétaire, car elles sont un excellent remède pour les convulsions, les spasmes et les faiblesses d'estomac. »

On chasse le rhinocéros de différentes manières. La meilleure est de le prendre par surprise, lorsqu'il apaise sa faim et lorsqu'il se repose. Si le chasseur marche contre le vent et peut se cacher tant soit peu, il n'a pas de peine à tirer l'animal à bonne portée, et si la balle est bien visée, sa proie est tuée sur-le-champ ; avec un peu de précaution ce genre de chasse n'offre pas grand danger. Mais la façon la plus commode de chasser le rhinocéros est de le tirer la nuit du fond d'une fosse creusée sur les bords

de la pièce d'eau où ces animaux viennent boire. J'en ai moi-même tué ainsi plusieurs centaines.

On le prend aussi parfois dans un large trou recouvert de branchages et disposé comme pour l'éléphant et les autres grosses pièces de gibier.

On le chasse rarement à courre, parce que sa vitesse et sa force le rendent à peu près inabordable, pour ne rien dire du danger qui accompagne ce genre de chasse. Plus d'un chasseur y a perdu la vie.

« Un jour, je revenais d'une chasse à l'éléphant, me raconta M. Oswell, lorsque j'aperçus à peu de distance un énorme rhinocéros blanc. Je montais un excellent cheval, le meilleur et le plus prompt de tous ceux que j'aie eu en Afrique ; mais je m'étais donné pour règle de ne jamais poursuivre le rhinocéros à cheval, parce qu'en l'approche et on le tue bien plus facilement à pied. Cette fois-ci, c'était comme un fait exprès, et me tournant vers mon domestique, : « Certes, lui criai-je, cet animal a une belle corne, je vais lui envoyer une balle ! » et ce disant je piquai des deux et m'élançai à sa poursuite. Bientôt après il reçut ma balle dans le corps, mais sans qu'elle fût mortelle. L'animal blessé, à ma grande surprise, au lieu de s'enfuir, comme à l'ordinaire, se retourna, me regarda curieusement pendant une seconde ou deux, et s'avança tranquillement vers moi. Je ne voyais aucun danger. Néanmoins, instinctivement je détournai la tête de mon cheval, qui, si docile et si souple d'ordinaire, refusa de remuer. Lorsqu'il le fit enfin, il était trop tard, car, quoique le rhinocéros ne se fût avancé qu'en marchant au pas, la distance qui nous séparait était si minime que je vis qu'il allait nous atteindre. Un moment après je vis l'animal baisser la tête, puis, d'un coup de corne il éventra ma monture et je vis la pointe de son arme ressortir de l'autre côté, tout près de ma jambe. Le cheval fit un bond et tomba sur le dos. Comme de raison je fus jeté à côté de lui. Le rhinocéros passa sa corne sur mon corps ; mais, satisfait en apparence de sa vengeance, il s'éloigna au trot : mon domestique venait de me rejoindre. Je le jetai presque à bas de son cheval, sautai en selle et me mis à la poursuite du rhinocéros, que j'eus bientôt le plaisir de voir étendu à mes pieds. Mon ami, le capitaine Vardon, qui m'accompagnait dans cette expédition,

nous rejoignit, et, voyant ma tête et ma figure couvertes de sang, me crut mort ou mourant. Cependant, excepté un coup d'étrier qui me fit à la tête une incision de quelques centimètres de profondeur, je ne fus pas blessé. Le cheval mourut sur-le-champ. »

Le même hardi chasseur me raconta cette autre aventure, dont il ne sortit pas avec autant de bonheur. « Une autre fois, me disait-il, rentrant au camp à pied, je vis non loin de moi deux rhinocéros keitloa. Tout en mangeant, ils s'approchaient. Je me jetai immédiatement à terre et j'attendis leur arrivée. Mais, quoiqu'ils fussent bientôt à portée, étant constamment en face de moi, je ne pouvais les tirer, sachant le peu d'effet que ma balle produirait si elle les frappait à la tête. Ils approchaient de plus en plus, tellement que ma position devenait assez critique, car je ne pouvais ni avancer ni reculer, à cause du terrain dont la nudité ne m'offrait aucun lieu de refuge. J'avais peur de tirer, car, quand même j'en aurais tué un, l'autre m'aurait écrasé et percé de sa corne. Ainsi embarrassé, je crus qu'il me serait possible de passer inaperçu, à cause de la mauvaise vue de ces animaux. Il n'y avait pas de temps à perdre, et au moment où le premier rhinocéros allait presque me marcher sur le corps, je m'élançai entre eux deux et me sauvai à toutes jambes. Mais l'animal fut plus prompt que moi : avant d'avoir couru bien loin, j'entendis derrière moi un grognement féroce, et je n'eus que le temps de lâcher mon coup de fusil au hasard, avant d'être enfilé par sa corne.

« Le coup m'étourdit. Lorsque je revins à moi, je me trouvai assis sur un de mes chevaux qu'un Cafre conduisait par la bride. Je savais que j'avais chassé, et je demandai aussitôt à mon conducteur pourquoi il ne suivait pas les traces de l'animal. Il me répondit vaguement qu'on les avait perdues.

« Par hasard, je portai ma main à ma cuisse gauche, et en la retirant je fus étonné de la voir pleine de sang. Cependant mes idées étaient encore si confuses et mon côté si engourdi, que je tourmentais et tâtais la plaie avec mes doigts. Tandis que je cherchais à m'expliquer mon étrange situation, je vis venir au-devant de moi plusieurs de mes gens avec un brancard, et lorsque je leur demandai ce qu'ils venaient chercher, ils me répon-

dirent qu'ils venaient chercher mon corps, car on leur avait dit que j'avais été tué par quelque animal. La vérité m'apparut alors et je me vis affreusement blessé. La déchirure des chairs avait été si complète, que j'eus de la peine à me guérir ; mais enfin la blessure se ferma et laissa derrière elle une cicatrice que je garderai jusqu'à la fin de mes jours. »

Nous aimons le merveilleux ! On croit généralement que la peau du rhinocéros ne peut être percée par une balle et qu'un lingot de fer, comme dit un vieil écrivain, ne peut la traverser. Pour ce qui est de l'espèce africaine, ceci est une idée erronée. Ce qu'on dit sur la flexibilité et la mobilité de la corne de l'animal n'est pas plus fondé. Il est vrai qu'il faut s'approcher du rhinocéros pour le blesser, car, quoique j'aie même tué de ces animaux à cent mètres de distance, il faut le tirer de beaucoup plus près, et à trente ou quarante pas on ne peut être sûr de son coup. En tout cas, il faut mettre double charge de poudre.

Quoiqu'une balle de plomb ordinaire remplisse assez bien les conditions voulues, je ne la recommanderais pas. Le meilleur métal est le zinc, qui, presque aussi dur que le fer, a le même poids à peu près que le plomb ; mais il est difficile de s'en procurer. A défaut de mieux, deux parties de plomb pour une de zinc feront bien l'affaire <sup>1</sup>.

La partie la plus mortelle à laquelle on puisse viser est juste derrière l'épaule. Une balle qui traverse les poumons cause une mort instantanée. A cause de l'épaisseur des os de la tête et de la peau à cet endroit, à cause de la position des cornes et de la petitesse du cerveau <sup>2</sup>, une balle dans la tête fait peu ou point d'effet. On peut dire de même pour la poitrine.

Quelque grave que soit sa blessure, le rhinocéros ne saigne pas extérieurement, ce qu'il faut attribuer à l'épaisseur de sa cuirasse, à son élasticité, qui ferme presque immédiatement la blessure, et à ce que cette cuirasse, peu attachée au corps, se re-

<sup>1</sup> L'auteur ne connaissait pas, sans doute, les balles à pointe d'acier de Devisme, qui seraient entrées d'emblée dans le cuir de l'animal. P. P.

<sup>2</sup> Sperrman dit que le cerveau d'un rhinocéros qu'il tua n'avait que six pouces de long et quatre de haut et était de forme ovale. Remplie de poix, la cavité en contenait à peine un quart de litre, tandis qu'un cerveau humain, mesuré de même, n'en contient pas moins de trois pintes.

plie constamment sur les chairs. Si l'animal saigne, c'est par les naséaux et la bouche, ce qui prouve qu'il est mortellement blessé et qu'il tombera à peu de distance.

On tue chaque année un nombre considérable de rhinocéros dans l'Afrique du sud. Je puis en donner une idée, en disant que MM. Oswell et Vardon, en une année, en ont tué pour leur part et à eux seuls quatre-vingt-neuf. Moi-même, à ce voyage-ci, j'en ai presque tué les deux tiers de ce nombre.

P. P.

---